

## Chiron en trois temps *Moonlight* de Barry Jenkins

Frédéric Bouchard

Volume 35, numéro 1, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2017). Compte rendu de [Chiron en trois temps / *Moonlight* de Barry Jenkins]. *Ciné-Bulles*, 35(1), 52-52.



## Moonlight

de Barry Jenkins

### Chiron en trois temps

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Chiron, neuf ans, n'est pas un garçon comme les autres. Timide et frêle, il est surnommé « Little » par des bourreaux qui s'amuse à le poursuivre dans son quartier. Un matin, Juan, un trafiquant de drogue, le trouve dans un motel abandonné. Doucement, un lien se tisse entre les deux. Chiron s'ouvre à l'homme pendant que se forme chez lui une aversion pour sa mère Paula, toxicomane. Également, aux côtés de son meilleur ami Kevin, l'enfant va comprendre les enjeux de sa différence.

Abordant le thème de l'homosexualité, Barry Jenkins réactualise l'approche du *coming out* au cinéma en proposant de suivre la quête sexuelle de Chiron à travers trois phases de sa vie : l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte. Ces chapitres dépeignent non seulement le parcours identitaire du jeune homme, mais tracent la route d'un individu qui tente d'endormir un désir grondant en lui. Pour y parvenir, le scénario de Jenkins recycle les stéréotypes du genre — l'absence du père, l'intimidation en milieu scolaire, la honte liée à l'orientation sexuelle — afin d'illustrer le destin semé d'embûches du personnage. Mais le film révèle sa singularité dans la pudeur et la finesse des émotions. Le

puissant pouvoir de l'ellipse qu'engendre la structure du récit favorise l'ambiguïté et les non-dits. Lorsque Juan disparaît dans la deuxième partie, par exemple, le spectateur devine son destin alors que l'attirance que Chiron et Kevin éprouvent l'un pour l'autre n'est jamais exprimée. Elle se manifeste dans une rencontre clandestine entre les deux jeunes hommes sur la plage ou encore sous la forme d'un jeu innocent.

C'est par une mise en scène poétique et posée que le réalisateur pose son regard sur le sujet. La précision des plans, le symbolisme des images et la force évocatrice des scènes témoignent d'un évident lyrisme dans l'écriture cinématographique de Jenkins, mais aussi d'une retenue considérable. Dans chaque séquence sublimée, la caméra offre un étonnant dépouillement qui crée un tout parfaitement cohérent et d'une implacable maîtrise formelle. À ce titre, le dernier tiers du long métrage parvient à émouvoir avec sobriété. Les retrouvailles de Chiron et Kevin, présentées à travers une série de discussions sur leur existence respective, sont d'une désarmante simplicité. Rappelant par moments le cinéma d'Andrew Haigh (*Weekend*), la mise en scène dévoile l'intimité, la solitude et les tourments du héros avec beaucoup de justesse. Ces instants où les deux hommes échangent regards,

sourires et paroles établissent également un enivrant romantisme qui culmine en une ultime révélation de Chiron, celle de la reconnaissance de son objet de désir.

**Moonlight** ne tombe jamais dans le misérabilisme. Le chemin de croix de Chiron, bien que marqué par les attitudes lapidaires et discriminatrices d'une Floride déshéritée, est avant tout un conflit intérieur où sont mises en lumière les limites d'une masculinité afro-américaine très codifiée qui carbure à la virilité et à la brutalité. Sous la carapace musculaire qu'il s'est fabriquée au fil des années, le jeune homme cache une vibrante fragilité. Même Juan, le *dealer* de quartier, brise son image imperturbable et se laisse attendrir par Chiron enfant, et devient, pendant quelque temps, une possible figure paternelle. Alors que les rouages de la démarche peuvent parfois paraître évidents — la présence du personnage de Teresa, qui sert d'incarnation maternelle compatissante face à celle, indigne, de Paula, notamment —, le film de Barry Jenkins ne manipule jamais l'émotion et finit par atteindre le spectateur en plein cœur. Certes, la voix de Chiron en est une trop rarement entendue au cinéma, mais au-delà de cette exclusivité, le long métrage dresse un tableau d'une grande sensibilité de la perte de l'innocence, de l'exploration de soi et surtout, d'une réconciliation identitaire qui laisse poindre l'espoir de lendemains plus heureux. **BE**



États-Unis / 2016 / 110 min

**RÉAL. ET SCÉN.** Barry Jenkins **IMAGE** James Laxton **MONT.** Joi McMillon et Nat Sanders **PROD.** Adele Romanski, Dede Gardner et Jeremy Kleiner **INT.** Trevante Rhodes, Andre Holland, Naomie Harris, Mahershala Ali **DIST.** Entract Films